

L'Abaille de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Thermomètre de E. Claudel, Ophticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.O., Lne. and Fahrenheit Centgrade.

Une initiative digne d'encouragement

Il n'est pas de ville aux Etats-Unis, depuis quelques années, qui soit le siège d'autant de conventions ou de plus de réunions de sociétés, d'associations, d'organisations de tous genres, que la Nouvelle-Orléans.

La présence en ville de ces étrangers tant à quelques industries, quelques commerces un accroissement d'affaires, mais ceux qui en sont les bénéficiaires ne sont pas, paraît-il, raisonnables, n'apportent pas de mesure à leur appétit de gain et élèvent exagérément le prix de leurs établissements, nuisent ainsi considérablement aux intérêts et à la bonne renommée de notre ville.

Le cas s'est produit récemment, aux jours gras, alors qu'il y avait ici une grande agglomération de visiteurs. Trouvant l'occasion excellente pour faire plus grosses lentes recettes, certains restaurants ont, pour nous servir d'une expression courante, écorché leur clientèle flottante, lui faisant payer bien des mets trois fois leur valeur.

Sentant que de tels abus, condamnables en principe, l'étaient surtout en pratique, car, à l'avenir, ils éloigneraient de la Nouvelle-Orléans, de nombreux étrangers, nos hommes d'affaires se sont consultés, il y a un jour ou deux, et ont avisé aux moyens d'en prévenir le retour.

Sous la présidence de la première de nos autorités municipales, ces messieurs ont adopté des résolutions dénonçant la sorte de rapacité des gens en cause, et pourvoyant à l'obtention des établissements recommandables l'assurance de traiter leurs clients étrangers de la façon la plus convenable, prix parlant.

Il est certain que c'est le droit de tout marchand de fixer le prix de ses marchandises, mais il y a de la mesure en toute chose, et il convient de le rappeler à ceux qui l'oublient.

LE POIRIER DE CYRANO.

Les horizons du pays basque, le Promontoire sculptural et pyramidal de Combo, suscitèrent et nourrirent, comme chacun sait, l'éclatante "Chantecler". La renommée du site que bordent la vallée pastorale de la Nive et les eaux torrentielles du ruisseau d'Arnaga tout-elle néanmoins effacer, tout à fait, la notion des paysages antérieurs où l'auteur de "l'Aiglon" et de "Cyrano" se plut à rêver d'autres œuvres?

Quelques bourgades de l'île de France, bonnes gardiennes de leurs droits, réclameraient peut-être, à ce titre, leur part légitime de souvenirs et leur proportion de vedette.

Bien avant les montagnes aux nobles formes où résonne la langue mystérieuse des frères de Ramuntcho, les aimables côtesaux qui servent de paroi verdissante à la vallée de Montmorency, ont mérités fois abrité le poète de "l'Hymne au Soleil". Le chignon de hauteurs, décline et tourne vers le Sud, qui porte vergers, bois sombres et villages au-dessus d'un canton Parisique, lui sembla quelque temps cher et parut le fixer à ses flancs. Le territoire de la grâce, de la ligne, de la qualité personnelle, rurale et forestière. Jean-Jacques, entre l'Ermitage, Eaubonne et la Chevrette, en parcourut les sentiers. Le fossé bleu de la rivière d'Oise le termine au Couchant. Et la colline "qui joint Montignon à Saint-Leu" vient y jeter encore la grande ombre que l'on sait.

Taverny, qui le cote protège et que la plaine accueille, est un bourg engageant du pays. Un groupe de cantines archaïques, où se humait le vin du cru, le long d'une route gallo-romaine, lui valut autrefois son origine et son nom. Aujourd'hui, son église, merveille ovale, se découpe à mi-pente, à la frontière des bois et des parcs. Le village est plaisant et simple, avec une belle vision d'un passé qui survit.

Savinien-Hercule de Cyrano de Bergerac, populaire et glorieux personnage, lui doit vraiment beaucoup.

Ce Gascon sympathique, mort à l'automne de 1655, selon ses biographes ordinaires, y revint au monde, deux cent quarante ans plus tard, sous forme d'une "comédie héroïque" destinée à quelque brat parmi les hommes.

L'auteur de la "Princesse lointaine" habitait ce coin de terre, au cours de l'été de 1806, et l'été suivant encore. La tradition locale y désigne sa demeure et y maintient avec foi quelques traits de son séjour.

Se rappelle-t-il la maison d'un étage, à trois fenêtres de face, en retrait de la route passante et pavée qui sort du village et gagne les champs cultivés où le chemin bâté devient campagne? Se souvient-il du terre épaulé par le mur de la rue finissant, et du banc de pierre allongé sous la glycine, la glycine violette et noueuse faite pour l'escalade impossible d'un balcon passionné? Le jardin, vers le fond, muni d'un rocailleux labyrinthe, tenait alors, par endroits, du verger primitif qui naître le composait librement. Ça et là, persistaient quelques arbres, vieux porteurs de fruits de plein vent, surgis du gazon d'une pelouse ou du sable d'une allée.

Un poirier dominait—cerisier disent les autres. Mais un bel arbre, en tout cas, bien dressé, bien branchu, peuplé de feuillages, de

soleil qui bouge et d'oiseaux. Fait pour le songe, le labour impalpable et le caprice, il fut, prétendent quelques informés pleins de mémoire, le cabinet de pensée isolateur et précieux d'où jaillit mainte rime fulgurante ou mainte scène victorieuse. Son ombre hospitalière, un jour, vit certains feuilletés détachés, couverts d'une haute et droite écriture, s'envoler à la brise traversière et courir à leur perte. Mélancoliquement, ils roulaient sur les graviers, sur l'herbe et la terre brune, comme la dépouille abandonnée des ramures hivernales. Une main soucieuse et charmante, cependant, put conjurer le désastre. Le vieil arbre, lui, pourrait s'en souvenir encore, pareil, avec son dessin romantique, ses branches flexibles, et le geste penché de tout son être, à ces saules ou à ces ormeaux des Métamorphoses, émouvantes et sensibles, dont les bois, les rameaux et les feuilles conservent quelque chose de frémissant, de sonore, et d'animé tout à l'heure par une âme.

Le poirier n'est plus, ni bien d'autres arbres. La cognée le jeta bas, voici quelques saisons. La serpe utilitaire le fagota sans remords. Maintes choses, déjà, ont changé, en treize ans, dans le logis et dans son cadre. Les habitants de la commune et ceux qui cherchent à fixer son passé, tiennent pourtant à leur légende et se targuent de leur hôte éphémère, trop tôt disparu pour eux.

Il existe toujours un intime et secret accord entre les œuvres et les sites où elles naquirent ou s'échouèrent. Cyrano de Bergerac, héros du sacrifice et portant son panache à son cœur, ne peut renaître Taverny, berceau de sa seigneurie et perpétuelle existence. Du reste, ce cadet de Gascogne, né sur les bords de la Seine, entre la rue Montorgueil et la rue Saint-Denis, sur la paroisse Saint-Sauveur, ce Périgourdin qui tirait son nom du fief de Bergerac en Seine-et-Oise, ne devait-il pas, équitablement, reprendre terre et vie dans un village du Paris, entre les vignes rougissantes de Corail et la terrasse illustre de Saint-Pris?

— Vous avez vu le manoir? C'est là que je suis né et que je fus élevé. Je m'appellais alors Mlle de la Traille de Pontaubert de Merzy. Mon père était marquis. Veut très jeune, il mourut ruiné quand je touchais à peine à ma majorité. Le manoir, mon seul bien, était hypothéqué jusqu'à la dernière pierre; sa vente pouvait payer les dettes, rien de plus. Seule, désespérément seule, je ne connaissais aucun noble assez noble, aucun riche assez riche pour épouser sans dot une fille de ma race: le couvent, le célibat me répugnaient; je voulais me marier, je voulais aimer et être aimée. La ruine ne tue pas le rêve dans un cœur de vingt ans.

— Aussi, mon deuil fini, j'hésitais à succéder. J'allai chez le notaire, je fixai la vente aux enchères du manoir à quinze jours plus tard et, à ce notaire même, sans gens que je connaissais, à tout le bourg, j'annonçai hautement mon désir de me marier. Si quelque honnête garçon, touché de mon histoire et de mon aveu si franc, présentait en moi une compagne résolue et fidèle, il n'avait qu'à sonner à la grille du manoir: je le lui ouvrirais, je le recevrais, je l'écouterais. Et, s'il me convenait de sa tendresse loyale, sans fausse honte, quel qu'il fût, ou que ce fût, je le suivrais fièrement.

— Le dernier jour, le crépuscule me surprit assise sur le Perron moussu. Je ne rentrai qu'à la nuit noire. Le vestibule immense me parut glacial, et la maison humide, silencieuse, pleine de mort.

UN BONHEUR.

Allant vers Menat et ayant à dire un mot au percepteur de Servant, j'entrai avec lui au café.

C'était jour de foire: la salle regorgeait de gens parmi lesquels, tout de suite, je distinguai un lieutenant de gendarmerie attaché entre deux conseillers municipaux.

Ce blond, à la peau claire, réellement beau garçon avec son nez arqué sur la soie mordorée de sa moustache, avait les yeux bleus, passibles, bons, et sans trop de pensées, d'un esprit en repos.

— C'est M. Baudru, le lieutenant commandant les gendarmes de Menat, me souffla le percepteur. Un beau brin d'homme, n'est-ce pas? Eh bien! ce qu'il est en homme, sa femme l'est en femme, peut-être encore mieux! Et leur mariage, allez, une drôle d'histoire.... Mais, tenez, le voici qui se lève: il retourne à Menat.... Je vais lui dire un mot et vous ferez route ensemble.

Quelques minutes après, côte à côte, nous descendions le lieutenant et moi, la route sinieuse qui gagne la vallée où, dans des frissons de peupliers, fument les toits roux d'un petit bourg; je de sa propre initiative, Baudru parlait peu, mais il répondait de bonne grâce.

Je l'aurais jugé borné, sans quelques réflexions sur les gens et le

pays, non certes transcendantes, mais sensées et d'observation nette. Et, au tournant de la route, dans une combe boisée, j'aperçus, derrière une grande grille rouillée, un très vieux manoir de pierres grises, aux fenêtres closes, mais de façade très imposante en pente profonde. Comme je m'arrêtai devant cette demeure fière et mélancolique, il reprit de sa voix calme: — C'était la maison de ma femme.

J'eus quelque peine à maîtriser une surprise blessante. Mais déjà nous repartions et, tournant le dos au manoir, nous atteignions les premières maisons du bourg. Il m'en coûtait trop de quitter le lieutenant sans rien savoir de plus et, quitte à paraître importun, j'insinuai en curieux la phrase du percepteur: — Votre mariage, ce doit être une drôle d'histoire?

— Si on veut, fit-il nonchalamment. Moi, j'ai toujours trouvé cela naturel. Pour les autres, c'est peut-être drôle tout de même. Et, me désignant une humble maisonnette blanche qui ne paraissait en rien le vieux manoir orgueilleux, il ajouta doucement: — C'est ici que j'habite. Entrez vous rafraîchir et, si ça vous amuse, ma femme vous dira l'histoire de notre mariage. Il n'y a pas de mystère.

Dans la petite salle à manger, propre mais peu meublée, parut Mme Baudru. C'était une grande jeune femme blonde, très belle, très svelte et très aimable, très simple aussi, mais avec plus de finesse que son mari. Elle souriait ainsi que lui, du même bon sourire d'apaisement heureux, tout en remplissant les deux verres de sa main preste et blanche. Ayant bu, le lieutenant se leva: — Je vais jusqu'à la mairie. Toi, raconte à monsieur l'histoire de notre mariage. Tu la dis mieux que moi.... et ça l'amusera peut-être.

Elle eut un joli rire, puis suivit son mari d'un regard enveloppant plein de tendresse profonde; et, lui sorti elle s'assit et me dit sans préambule: — Vous avez vu le manoir? C'est là que je suis né et que je fus élevé. Je m'appellais alors Mlle de la Traille de Pontaubert de Merzy. Mon père était marquis. Veut très jeune, il mourut ruiné quand je touchais à peine à ma majorité. Le manoir, mon seul bien, était hypothéqué jusqu'à la dernière pierre; sa vente pouvait payer les dettes, rien de plus. Seule, désespérément seule, je ne connaissais aucun noble assez noble, aucun riche assez riche pour épouser sans dot une fille de ma race: le couvent, le célibat me répugnaient; je voulais me marier, je voulais aimer et être aimée. La ruine ne tue pas le rêve dans un cœur de vingt ans.

— Aussi, mon deuil fini, j'hésitais à succéder. J'allai chez le notaire, je fixai la vente aux enchères du manoir à quinze jours plus tard et, à ce notaire même, sans gens que je connaissais, à tout le bourg, j'annonçai hautement mon désir de me marier. Si quelque honnête garçon, touché de mon histoire et de mon aveu si franc, présentait en moi une compagne résolue et fidèle, il n'avait qu'à sonner à la grille du manoir: je le lui ouvrirais, je le recevrais, je l'écouterais. Et, s'il me convenait de sa tendresse loyale, sans fausse honte, quel qu'il fût, ou que ce fût, je le suivrais fièrement.

— Le dernier jour, le crépuscule me surprit assise sur le Perron moussu. Je ne rentrai qu'à la nuit noire. Le vestibule immense me parut glacial, et la maison humide, silencieuse, pleine de mort.

— Monsieur le duc me semble. — Tu es un bon et intelligent serviteur. — Si monsieur le duc veut dire que je lui suis tout dévoué, il a raison. — Quel temps? — Bernard tira les rideaux d'une fenêtre. — Légèrement couvert, monsieur le duc, mais supportable pour la saison. — Bon. Passe-moi ma robe de chambre. — Tu exagères, Bernard!.... Tu exagères beaucoup, mon ami!.... Bernard remplissait ses fonctions avec une légèreté de main remarquable. — Il tripotait son maître, le savonnait, le frictionnait, le peignait, le peignait et le barbillait en faisant preuve d'une dextérité merveilleuse. — En un instant il eut réparé non seulement les outrages du temps, comme le disait élégamment le duc, mais le désordre de la nuit et les faux plis produits par les draps, si fins qu'ils fussent. — Et, en donnant le dernier coup de "rou" aux glorieuses moustaches de son glorieux maître, il lui glissa dans l'oreille cette petite phrase: — Elle était de la petite blonde, la lettre? — Oui. — Monsieur le duc rayonne.... C'est donc une passion? — Oui. — Le duc rectifia: — Un caprice du moins qui pourra durer assez longtemps! — Monsieur le duc la trouve toujours jolie? — Délicieuse! — J'espère que monsieur le duc me la montrera un jour ou l'autre. — Je l'espère aussi, Bernard, et cela pourrait bien arriver sous peu. Je ne sais pas ce qu'elle a, cette enfant, mais on ne peut pas la voir et rester de sang-froid. Je ne reculerais pour elle devant aucun sacrifice, non, en vérité, devant rien! — Bernard haussa les épaules. — Monsieur le duc aurait bien tort de se refuser quelques satisfactions, dit-il. Monsieur le duc est libre comme l'air. Plus de femme!.... — Heureusement, depuis tantôt quinze ans! — Une fille unique mariée à un avaré de première catégorie qui entasse ses revenus les uns sur les autres!.... — Le fait est qu'il est d'une fibre lardière, mon honorable genre!.... — Il a des domaines partout, des châteaux, des forêts, des maisons, presque autant que son beau-père!.... Ah! si j'étais à la place de monsieur le duc! Le vieillard soupira: — Tu ferais comme moi, ce que tu pourrais, mon ami, pas davantage. L'appât diminue avec les années et c'est regrettable, profondément regrettable, mon pau-

Je pouvais le verrou d'une main lente, quand tout à coup la cloche de la grille tinta. — "Je tressaillai, j'hésitai: j'avais tant attendu que je ne pouvais plus croire!.... Mais on sonna plus fort.... Je traversai la pelouse, pensant rêver, me disant qu'on se moquait peut-être de moi, et j'étais déjà prête à revenir sur mes pas s'il n'y avait personne.... Mais il y avait quelqu'un! — Alors, j'eus peur, imaginant un piège, une embûche dangereuse. Cependant, par bravade, par défi, j'avancai, et, plus près, je reconnus l'uniforme. L'idée me vint que c'était un message officiel du maire ou du notaire. J'ouvris la grille et fis entrer. Derrière moi, le képi à la main, il marchait d'un pas décidé. Dans l'ombre du vestibule, sans oser le regarder, je me retournai et je dis brusquement: — "Donnez-moi la lettre.... — "Je n'ai pas de lettre.... J'ai rencontré le notaire et il m'a répété ce que vous lui aviez dit; alors, je suis venu.... Voilà. — "Je ne savais plus ni où j'étais ni ce que je disais. Lui me parlait toujours de la même voix accablée: — Vous ne me connaissez pas, mais moi.... Oh! si souvent je vous ai vu passer!.... Et vous étiez si belle que j'en étais plus triste.... Après le récit du notaire, je n'ai plus pensé qu'à vous, le jour, la nuit, tout le temps. Et chaque soir je suis venu. Je m'assiais là-bas, au tournant de la route, guettant si quelqu'un venait. Tous les gens qui passaient, ça me donnait une sueur froide! Je suis venu le dernier jour, à la dernière minute, non parce que j'hésitais.... mais je voulais, jusqu'au bout, vous laisser une chance de trouver mieux qu'un pauvre diable comme moi.... Quand j'ai vu que personne ne viendrait plus, j'ai sonné.... Mais cela n'engage que moi. Je ne suis ni plus laid ni plus bête qu'un autre, j'ai du cœur, de la poigne.... et tout juste de quoi vous reconnaître la dot réglementaire. Cependant, si vous trouvez que c'est trop d'aplomb de ma part, dites-le, je m'en irai.... je m'en irai bien triste.... mais personne ne saura que vous m'avez ouvert. — "J'avais sillonné la route, non sans mal. Bouleversée, je la tournai vers lui. En dépit de sa pâleur, il était beau. Il gardait une attitude ferme; mais ses yeux restaient si pleins d'angoisse, que tout de suite, d'un élan spontané, je mis ma main dans sa main; puis, soudain, comprenant l'imprudence, la folie de ma conduite, une rougeur de honte me brûla le visage et je dis à voix basse: — "Qu'allez-vous penser de moi? — "Je pense que vous êtes brave.... et c'est pourquoi je vous aime.... et c'est pourquoi je suis venu.... — "Telles furent nos fiançailles, — acheva la jeune femme toute vibrante, toute rose de ses souvenirs; et, riez-en, monsieur, si elles vous semblent drôles.... — Et comme, ému de ses jolis yeux encore embrumés de larmes, je ne pouvais que sourire, elle me parut contente et me tendit la main.

— Vous avez vu le manoir? C'est là que je suis né et que je fus élevé. Je m'appellais alors Mlle de la Traille de Pontaubert de Merzy. Mon père était marquis. Veut très jeune, il mourut ruiné quand je touchais à peine à ma majorité. Le manoir, mon seul bien, était hypothéqué jusqu'à la dernière pierre; sa vente pouvait payer les dettes, rien de plus. Seule, désespérément seule, je ne connaissais aucun noble assez noble, aucun riche assez riche pour épouser sans dot une fille de ma race: le couvent, le célibat me répugnaient; je voulais me marier, je voulais aimer et être aimée. La ruine ne tue pas le rêve dans un cœur de vingt ans.

— Aussi, mon deuil fini, j'hésitais à succéder. J'allai chez le notaire, je fixai la vente aux enchères du manoir à quinze jours plus tard et, à ce notaire même, sans gens que je connaissais, à tout le bourg, j'annonçai hautement mon désir de me marier. Si quelque honnête garçon, touché de mon histoire et de mon aveu si franc, présentait en moi une compagne résolue et fidèle, il n'avait qu'à sonner à la grille du manoir: je le lui ouvrirais, je le recevrais, je l'écouterais. Et, s'il me convenait de sa tendresse loyale, sans fausse honte, quel qu'il fût, ou que ce fût, je le suivrais fièrement.

— Le dernier jour, le crépuscule me surprit assise sur le Perron moussu. Je ne rentrai qu'à la nuit noire. Le vestibule immense me parut glacial, et la maison humide, silencieuse, pleine de mort.

— Monsieur le duc me semble. — Tu es un bon et intelligent serviteur. — Si monsieur le duc veut dire que je lui suis tout dévoué, il a raison. — Quel temps? — Bernard tira les rideaux d'une fenêtre. — Légèrement couvert, monsieur le duc, mais supportable pour la saison. — Bon. Passe-moi ma robe de chambre. — Tu exagères, Bernard!.... Tu exagères beaucoup, mon ami!.... Bernard remplissait ses fonctions avec une légèreté de main remarquable. — Il tripotait son maître, le savonnait, le frictionnait, le peignait, le peignait et le barbillait en faisant preuve d'une dextérité merveilleuse. — En un instant il eut réparé non seulement les outrages du temps, comme le disait élégamment le duc, mais le désordre de la nuit et les faux plis produits par les draps, si fins qu'ils fussent. — Et, en donnant le dernier coup de "rou" aux glorieuses moustaches de son glorieux maître, il lui glissa dans l'oreille cette petite phrase: — Elle était de la petite blonde, la lettre? — Oui. — Monsieur le duc rayonne.... C'est donc une passion? — Oui. — Le duc rectifia: — Un caprice du moins qui pourra durer assez longtemps! — Monsieur le duc la trouve toujours jolie? — Délicieuse! — J'espère que monsieur le duc me la montrera un jour ou l'autre. — Je l'espère aussi, Bernard, et cela pourrait bien arriver sous peu. Je ne sais pas ce qu'elle a, cette enfant, mais on ne peut pas la voir et rester de sang-froid. Je ne reculerais pour elle devant aucun sacrifice, non, en vérité, devant rien! — Bernard haussa les épaules. — Monsieur le duc aurait bien tort de se refuser quelques satisfactions, dit-il. Monsieur le duc est libre comme l'air. Plus de femme!.... — Heureusement, depuis tantôt quinze ans! — Une fille unique mariée à un avaré de première catégorie qui entasse ses revenus les uns sur les autres!.... — Le fait est qu'il est d'une fibre lardière, mon honorable genre!.... — Il a des domaines partout, des châteaux, des forêts, des maisons, presque autant que son beau-père!.... Ah! si j'étais à la place de monsieur le duc! Le vieillard soupira: — Tu ferais comme moi, ce que tu pourrais, mon ami, pas davantage. L'appât diminue avec les années et c'est regrettable, profondément regrettable, mon pau-

— Monsieur le duc me semble. — Tu es un bon et intelligent serviteur. — Si monsieur le duc veut dire que je lui suis tout dévoué, il a raison. — Quel temps? — Bernard tira les rideaux d'une fenêtre. — Légèrement couvert, monsieur le duc, mais supportable pour la saison. — Bon. Passe-moi ma robe de chambre. — Tu exagères, Bernard!.... Tu exagères beaucoup, mon ami!.... Bernard remplissait ses fonctions avec une légèreté de main remarquable. — Il tripotait son maître, le savonnait, le frictionnait, le peignait, le peignait et le barbillait en faisant preuve d'une dextérité merveilleuse. — En un instant il eut réparé non seulement les outrages du temps, comme le disait élégamment le duc, mais le désordre de la nuit et les faux plis produits par les draps, si fins qu'ils fussent. — Et, en donnant le dernier coup de "rou" aux glorieuses moustaches de son glorieux maître, il lui glissa dans l'oreille cette petite phrase: — Elle était de la petite blonde, la lettre? — Oui. — Monsieur le duc rayonne.... C'est donc une passion? — Oui. — Le duc rectifia: — Un caprice du moins qui pourra durer assez longtemps! — Monsieur le duc la trouve toujours jolie? — Délicieuse! — J'espère que monsieur le duc me la montrera un jour ou l'autre. — Je l'espère aussi, Bernard, et cela pourrait bien arriver sous peu. Je ne sais pas ce qu'elle a, cette enfant, mais on ne peut pas la voir et rester de sang-froid. Je ne reculerais pour elle devant aucun sacrifice, non, en vérité, devant rien! — Bernard haussa les épaules. — Monsieur le duc aurait bien tort de se refuser quelques satisfactions, dit-il. Monsieur le duc est libre comme l'air. Plus de femme!.... — Heureusement, depuis tantôt quinze ans! — Une fille unique mariée à un avaré de première catégorie qui entasse ses revenus les uns sur les autres!.... — Le fait est qu'il est d'une fibre lardière, mon honorable genre!.... — Il a des domaines partout, des châteaux, des forêts, des maisons, presque autant que son beau-père!.... Ah! si j'étais à la place de monsieur le duc! Le vieillard soupira: — Tu ferais comme moi, ce que tu pourrais, mon ami, pas davantage. L'appât diminue avec les années et c'est regrettable, profondément regrettable, mon pau-

— Monsieur le duc me semble. — Tu es un bon et intelligent serviteur. — Si monsieur le duc veut dire que je lui suis tout dévoué, il a raison. — Quel temps? — Bernard tira les rideaux d'une fenêtre. — Légèrement couvert, monsieur le duc, mais supportable pour la saison. — Bon. Passe-moi ma robe de chambre. — Tu exagères, Bernard!.... Tu exagères beaucoup, mon ami!.... Bernard remplissait ses fonctions avec une légèreté de main remarquable. — Il tripotait son maître, le savonnait, le frictionnait, le peignait, le peignait et le barbillait en faisant preuve d'une dextérité merveilleuse. — En un instant il eut réparé non seulement les outrages du temps, comme le disait élégamment le duc, mais le désordre de la nuit et les faux plis produits par les draps, si fins qu'ils fussent. — Et, en donnant le dernier coup de "rou" aux glorieuses moustaches de son glorieux maître, il lui glissa dans l'oreille cette petite phrase: — Elle était de la petite blonde, la lettre? — Oui. — Monsieur le duc rayonne.... C'est donc une passion? — Oui. — Le duc rectifia: — Un caprice du moins qui pourra durer assez longtemps! — Monsieur le duc la trouve toujours jolie? — Délicieuse! — J'espère que monsieur le duc me la montrera un jour ou l'autre. — Je l'espère aussi, Bernard, et cela pourrait bien arriver sous peu. Je ne sais pas ce qu'elle a, cette enfant, mais on ne peut pas la voir et rester de sang-froid. Je ne reculerais pour elle devant aucun sacrifice, non, en vérité, devant rien! — Bernard haussa les épaules. — Monsieur le duc aurait bien tort de se refuser quelques satisfactions, dit-il. Monsieur le duc est libre comme l'air. Plus de femme!.... — Heureusement, depuis tantôt quinze ans! — Une fille unique mariée à un avaré de première catégorie qui entasse ses revenus les uns sur les autres!.... — Le fait est qu'il est d'une fibre lardière, mon honorable genre!.... — Il a des domaines partout, des châteaux, des forêts, des maisons, presque autant que son beau-père!.... Ah! si j'étais à la place de monsieur le duc! Le vieillard soupira: — Tu ferais comme moi, ce que tu pourrais, mon ami, pas davantage. L'appât diminue avec les années et c'est regrettable, profondément regrettable, mon pau-

— Monsieur le duc me semble. — Tu es un bon et intelligent serviteur. — Si monsieur le duc veut dire que je lui suis tout dévoué, il a raison. — Quel temps? — Bernard tira les rideaux d'une fenêtre. — Légèrement couvert, monsieur le duc, mais supportable pour la saison. — Bon. Passe-moi ma robe de chambre. — Tu exagères, Bernard!.... Tu exagères beaucoup, mon ami!.... Bernard remplissait ses fonctions avec une légèreté de main remarquable. — Il tripotait son maître, le savonnait, le frictionnait, le peignait, le peignait et le barbillait en faisant preuve d'une dextérité merveilleuse. — En un instant il eut réparé non seulement les outrages du temps, comme le disait élégamment le duc, mais le désordre de la nuit et les faux plis produits par les draps, si fins qu'ils fussent. — Et, en donnant le dernier coup de "rou" aux glorieuses moustaches de son glorieux maître, il lui glissa dans l'oreille cette petite phrase: — Elle était de la petite blonde, la lettre? — Oui. — Monsieur le duc rayonne.... C'est donc une passion? — Oui. — Le duc rectifia: — Un caprice du moins qui pourra durer assez longtemps! — Monsieur le duc la trouve toujours jolie? — Délicieuse! — J'espère que monsieur le duc me la montrera un jour ou l'autre. — Je l'espère aussi, Bernard, et cela pourrait bien arriver sous peu. Je ne sais pas ce qu'elle a, cette enfant, mais on ne peut pas la voir et rester de sang-froid. Je ne reculerais pour elle devant aucun sacrifice, non, en vérité, devant rien! — Bernard haussa les épaules. — Monsieur le duc aurait bien tort de se refuser quelques satisfactions, dit-il. Monsieur le duc est libre comme l'air. Plus de femme!.... — Heureusement, depuis tantôt quinze ans! — Une fille unique mariée à un avaré de première catégorie qui entasse ses revenus les uns sur les autres!.... — Le fait est qu'il est d'une fibre lardière, mon honorable genre!.... — Il a des domaines partout, des châteaux, des forêts, des maisons, presque autant que son beau-père!.... Ah! si j'étais à la place de monsieur le duc! Le vieillard soupira: — Tu ferais comme moi, ce que tu pourrais, mon ami, pas davantage. L'appât diminue avec les années et c'est regrettable, profondément regrettable, mon pau-

— Monsieur le duc me semble. — Tu es un bon et intelligent serviteur. — Si monsieur le duc veut dire que je lui suis tout dévoué, il a raison. — Quel temps? — Bernard tira les rideaux d'une fenêtre. — Légèrement couvert, monsieur le duc, mais supportable pour la saison. — Bon. Passe-moi ma robe de chambre. — Tu exagères, Bernard!.... Tu exagères beaucoup, mon ami!.... Bernard remplissait ses fonctions avec une légèreté de main remarquable. — Il tripotait son maître, le savonnait, le frictionnait, le peignait, le peignait et le barbillait en faisant preuve d'une dextérité merveilleuse. — En un instant il eut réparé non seulement les outrages du temps, comme le disait élégamment le duc, mais le désordre de la nuit et les faux plis produits par les draps, si fins qu'ils fussent. — Et, en donnant le dernier coup de "rou" aux glorieuses moustaches de son glorieux maître, il lui glissa dans l'oreille cette petite phrase: — Elle était de la petite blonde, la lettre? — Oui. — Monsieur le duc rayonne.... C'est donc une passion? — Oui. — Le duc rectifia: — Un caprice du moins qui pourra durer assez longtemps! — Monsieur le duc la trouve toujours jolie? — Délicieuse! — J'espère que monsieur le duc me la montrera un jour ou l'autre. — Je l'espère aussi, Bernard, et cela pourrait bien arriver sous peu. Je ne sais pas ce qu'elle a, cette enfant, mais on ne peut pas la voir et rester de sang-froid. Je ne reculerais pour elle devant aucun sacrifice, non, en vérité, devant rien! — Bernard haussa les épaules. — Monsieur le duc aurait bien tort de se refuser quelques satisfactions, dit-il. Monsieur le duc est libre comme l'air. Plus de femme!.... — Heureusement, depuis tantôt quinze ans! — Une fille unique mariée à un avaré de première catégorie qui entasse ses revenus les uns sur les autres!.... — Le fait est qu'il est d'une fibre lardière, mon honorable genre!.... — Il a des domaines partout, des châteaux, des forêts, des maisons, presque autant que son beau-père!.... Ah! si j'étais à la place de monsieur le duc! Le vieillard soupira: — Tu ferais comme moi, ce que tu pourrais, mon ami, pas davantage. L'appât diminue avec les années et c'est regrettable, profondément regrettable, mon pau-

— Monsieur le duc me semble. — Tu es un bon et intelligent serviteur. — Si monsieur le duc veut dire que je lui suis tout dévoué, il a raison. — Quel temps? — Bernard tira les rideaux d'une fenêtre. — Légèrement couvert, monsieur le duc, mais supportable pour la saison. — Bon. Passe-moi ma robe de chambre. — Tu exagères, Bernard!.... Tu exagères beaucoup, mon ami!.... Bernard remplissait ses fonctions avec une légèreté de main remarquable. — Il tripotait son maître, le savonnait, le frictionnait, le peignait, le peignait et le barbillait en faisant preuve d'une dextérité merveilleuse. — En un instant il eut réparé non seulement les outrages du temps, comme le disait élégamment le duc, mais le désordre de la nuit et les faux plis produits par les draps, si fins qu'ils fussent. — Et, en donnant le dernier coup de "rou" aux glorieuses moustaches de son glorieux maître, il lui glissa dans l'oreille cette petite phrase: — Elle était de la petite blonde, la lettre? — Oui. — Monsieur le duc rayonne.... C'est donc une passion? — Oui. — Le duc rectifia: — Un caprice du moins qui pourra durer assez longtemps! — Monsieur le duc la trouve toujours jolie? — Délicieuse! — J'espère que monsieur le duc me la montrera un jour ou l'autre. — Je l'espère aussi, Bernard, et cela pourrait bien arriver sous peu. Je ne sais pas ce qu'elle a, cette enfant, mais on ne peut pas la voir et rester de sang-froid. Je ne reculerais pour elle devant aucun sacrifice, non, en vérité, devant rien! — Bernard haussa les épaules. — Monsieur le duc aurait bien tort de se refuser quelques satisfactions, dit-il. Monsieur le duc est libre comme l'air. Plus de femme!.... — Heureusement, depuis tantôt quinze ans! — Une fille unique mariée à un avaré de première catégorie qui entasse ses revenus les uns sur les autres!.... — Le fait est qu'il est d'une fibre lardière, mon honorable genre!.... — Il a des domaines partout, des châteaux, des forêts, des maisons, presque autant que son beau-père!.... Ah! si j'étais à la place de monsieur le duc! Le vieillard soupira: — Tu ferais comme moi, ce que tu pourrais, mon ami, pas davantage. L'appât diminue avec les années et c'est regrettable, profondément regrettable, mon pau-

— Monsieur le duc me semble. — Tu es un bon et intelligent serviteur. — Si monsieur le duc veut dire que je lui suis tout dévoué, il a raison. — Quel temps? — Bernard tira les rideaux d'une fenêtre. — Légèrement couvert, monsieur le duc, mais supportable pour la saison. — Bon. Passe-moi ma robe de chambre. — Tu exagères, Bernard!.... Tu exagères beaucoup, mon ami!.... Bernard remplissait ses fonctions avec une légèreté de main remarquable. — Il tripotait son maître, le savonnait, le frictionnait, le peignait, le peignait et le barbillait en faisant preuve d'une dextérité merveilleuse. — En un instant il eut réparé non seulement les outrages du temps, comme le disait élégamment le duc, mais le désordre de la nuit et les faux plis produits par les draps, si fins qu'ils fussent. — Et, en donnant le dernier coup de "rou" aux glorieuses moustaches de son glorieux maître, il lui glissa dans l'oreille cette petite phrase: — Elle était de la petite blonde, la lettre? — Oui. — Monsieur le duc rayonne.... C'est donc une passion? — Oui. — Le duc rectifia: — Un caprice du moins qui pourra durer assez longtemps! — Monsieur le duc la trouve toujours jolie? — Délicieuse! — J'espère que monsieur le duc me la montrera un jour ou l'autre. — Je l'espère aussi, Bernard, et cela pourrait bien arriver sous peu. Je ne sais pas ce qu'elle a, cette enfant, mais on ne peut pas la voir et rester de sang-froid. Je ne reculerais pour elle devant aucun sacrifice, non, en vérité, devant rien! — Bernard haussa les épaules. — Monsieur le duc aurait bien tort de se refuser quelques satisfactions, dit-il. Monsieur le duc est libre comme l'air. Plus de femme!.... — Heureusement, depuis tantôt quinze ans! — Une fille unique mariée à un avaré de première catégorie qui entasse ses revenus les uns sur les autres!.... — Le fait est qu'il est d'une fibre lardière, mon honorable genre!.... — Il a des domaines partout, des châteaux, des forêts, des maisons, presque autant que son beau-père!.... Ah! si j'étais à la place de monsieur le duc! Le vieillard soupira: — Tu ferais comme moi, ce que tu pourrais, mon ami, pas davantage. L'appât diminue avec les années et c'est regrettable, profondément regrettable, mon pau-

— Monsieur le duc me semble. — Tu es un bon et intelligent serviteur. — Si monsieur le duc veut dire que je lui suis tout dévoué, il a raison. — Quel temps? — Bernard tira les rideaux d'une fenêtre. — Légèrement couvert, monsieur le duc, mais supportable pour la saison. — Bon. Passe-moi ma robe de chambre. — Tu exagères, Bernard!.... Tu exagères beaucoup, mon ami!.... Bernard remplissait ses fonctions avec une légèreté de main remarquable. — Il tripotait son maître, le savonnait, le frictionnait, le peignait, le peignait et le barbillait en faisant preuve d'une dextérité merveilleuse. — En un instant il eut réparé non seulement les outrages du temps, comme le disait élégamment le duc, mais le désordre de la nuit et les faux plis produits par les draps, si fins qu'ils fussent. — Et, en donnant le dernier coup de "rou" aux glorieuses moustaches de son glorieux maître, il lui glissa dans l'oreille cette petite phrase: — Elle était de la petite blonde, la lettre? — Oui. — Monsieur le duc rayonne.... C'est donc une passion? — Oui. — Le duc rectifia: — Un caprice du moins qui pourra durer assez longtemps! — Monsieur le duc la trouve toujours jolie? — Délicieuse! — J'espère que monsieur le duc me la montrera un jour ou l'autre. — Je l'espère aussi, Bernard, et cela pourrait bien arriver sous peu. Je ne sais pas ce qu'elle a, cette enfant, mais on ne peut pas la voir et rester de sang-froid. Je ne reculerais pour elle devant aucun sacrifice, non, en vérité, devant rien! — Bernard haussa les épaules. — Monsieur le duc aurait bien tort de se refuser quelques satisfactions, dit-il. Monsieur le duc est libre comme l'air. Plus de femme!.... — Heureusement, depuis tantôt quinze ans! — Une fille unique mariée à un avaré de première catégorie qui entasse ses revenus les uns sur les autres!.... — Le fait est qu'il est d'une fibre lardière, mon honorable genre!.... — Il a des domaines partout, des châteaux, des forêts, des maisons, presque autant que son beau-père!.... Ah! si j'étais à la place de monsieur le duc! Le vieillard soupira: — Tu ferais comme moi, ce que tu pourrais, mon ami, pas davantage. L'appât diminue avec les années et c'est regrettable, profondément regrettable, mon pau-

Etats-Unis et Japon.

Tokio, 24 février — Les dépêches spéciales des Etats-Unis, publiées dans les journaux de Tokio, signalent depuis quelques jours une recrudescence d'agitation anti-japonaise à San Francisco.

Aujourd'hui les journaux japonais s'étendent en de longs commentaires sur le discours prononcé mardi dernier à Morristown, N. J., par M. Leslie M. Shaw, ancien secrétaire du Trésor, discours dans lequel, au dire des dépêches, il aurait déclaré que la guerre entre les Etats-Unis et le Japon était inévitable. Ce discours cause au Japon une profonde impression, aussi bien parmi les étrangers que parmi les indigènes.

Les dépêches spéciales mentionnent aussi la récente déclaration du major général J. Franklin Bell, suivant lequel la guerre entre les deux pays peut éclater d'un jour à l'autre. La presse et le public en général ne parviennent pas à comprendre les raisons de ces discours virulents.

"L'Aashi Shimbun" et le "Fiji Shimpou", deux des principaux journaux de Tokio,